

Serge Brussolo

Les ombres
du jardin

roman

Denoël

Les ombres du jardin

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

3, place de Byzance
La Maison de l'aigle
La Moisson d'hiver
(Prix R.T.L.-Lire 1995)

Collection Histoire romanesque
Hurlemort, le dernier royaume

Dans la collection Folio
La moisson d'hiver

Serge Brussolo

**Les ombres
du jardin**

Denoël

roman

AVERTISSEMENT

L'auteur d'un roman, pour des raisons évidentes, est contraint de nommer ses personnages. Parfois, par l'effet d'une coïncidence malicieuse, il se trouve que ces noms existent bel et bien dans la réalité. Si une telle chose se produisait dans les pages qui suivent, il ne pourrait s'agir que d'un caprice du hasard, et le romancier ne devrait nullement être accusé de malignité.

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1996, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24388.5
B 24388.7

**Tout le monde a son jardin secret, mais
c'est un jardin rempli d'ombres.**

**Henri Jurieux, *Théocrate de Cnossos,
Crétois et menteur.***

Biographie commentée.

**Am Stram Gram, Femina Godam,
Carabim Zigolo.**

Pierre Véry, *Le Thé des vieilles dames.*

1

C'était le temps du café Mokarex avec ses figurines grises ou dorées, cachées dans chaque paquet au tréfonds des grains odorants. De drôles de petits bonshommes plantés sur des socles légendés, que les gosses « déterraient » fiévreusement, et qui formèrent la série « Révolution française », puis la collection « Guerre de 14 », puis...

C'était le temps des premiers yaourts (une invention sans avenir, disaient les crémiers), le temps où presque tous les films étaient en noir et blanc. Eddie Constantine – Lemmy, pour les dames – y balançait des uppercuts sans jamais perdre ni son chapeau ni son sourire de requin sympathique. *Angélique, marquise des Anges* paraissait en feuilleton dans *France-Soir*, parcourant le monde à la recherche de son grand boiteux du Languedoc. Les premiers stylos à bille venaient à peine de faire leur apparition qu'ils se retrouvaient déjà proscrits par l'Éducation nationale parce qu'on leur prêtait le redoutable pouvoir de déformer l'écriture et d'empoisonner les élèves qui en suçaient l'encre réputée vénéneuse. Martine Carol faisait battre le cœur des Français sans trop encore s'inquiéter de l'arrivée d'une petite

inconnue nommée Brigitte Bardot. Les nouveaux francs allaient remplacer les anciens, condamnant des millions de Français à s'embrouiller dans leurs comptes pendant les trente années à venir. Le premier Spoutnik dérivait dans l'espace, tombeau volant d'une petite chienne assassinée pour la science : Laïka.

Les jeunes filles lisaient *Caroline chérie* à la lueur d'une pile Wonder ou Mazda sous les draps d'une chambrette tapissée de toile de Jouy. Elles buvaient des sodas qu'on disait « chimiques », sans trop savoir ce que cela signifiait, sinon qu'ils avaient un goût fabuleux. Vittel-Délices. Pschitt orange, *pour toi mon ange*.

Dans les cafés on commandait des demis panachés, des diabolos menthe (mais déjà plus de grenadine). C'était le temps de la brillantine, des coiffures masculines à « crans », des chemises amidonnées, des vitriers, des hommes-sandwichs, des Vespas, des cataplasmes Rigolo, des gaufrettes « amusantes » et des indicatifs téléphoniques célèbres : ODÉon, BALzac, MÉDicis.

Bob Morane, l'aventurier polyvalent, envahissait les rayons de la littérature enfantine, tordant le cou aux jeunes scouts imberbes de la collection Signe de piste. *Femme d'aujourd'hui* publiait les merveilleuses aventures de Moustache et Trottinette dessinées par l'admirable Calvo trop tôt disparu. On pouvait lire *Le Petit Écho de la mode* et en détacher le supplément « patron » pour se couper une robe. Des millions de lectrices pleuraient en dévorant *Torrent* de Marie-Anne Desmarest.

Frank Sinatra était encore maigre. On écoutait en se dilatant la rate la famille Duraton et les calembours de Zappy Max, l'inusable héros de *Ça va bouillir !* Les mes-

sieurs ignoraient le déodorant et l'après-rasage. Le chewing-gum, bête noire des éducateurs, « collait les boyaux des enfants ». Pour beaucoup de gens, Gary Cooper se prononçait encore Gari Copère, et Humphrey Bogart : Alfred Beaugare.

Sur les quais de la S.N.C.F., les ultimes locomotives terrorisaient les gosses par leurs halètements poussifs et leurs jets de vapeur sous pression.

À l'école, si l'on était bien sage, on pouvait obtenir la croix d'honneur aux branches recouvertes d'émail bleu. Les devoirs étaient rétribués en « bons points ». Dix bons points donnaient droit à une image, dix images permettaient de louer la fameuse croix qu'on épinglait pour une semaine sur son tablier, au moyen d'un bout de ruban fané et d'une épingle de nourrice.

On découvrait les entremets Francorusse (« chimiques », eux aussi, mais tellement bons!). Les soldats de plomb vivaient leurs derniers instants dans les vitrines des marchands de jouets, petits survivants anachroniques que le plastique allait vite faire passer à la trappe. Les lampes de la T.S.F. mettaient une bonne minute à chauffer. Les camionnettes des P.T.T. étaient vertes, les jetons de téléphone avaient le diamètre creusé d'une curieuse rigole. Dans les autobus à plateforme le contrôleur donnait le signal de départ en tirant sur une chaîne aux allures de chasse d'eau. Les messieurs comme il faut ne sortaient jamais sans chapeau, les dames honnêtes ne portaient pas de pantalons, ne fumaient pas dans la rue et n'entraient jamais seules dans un café. On rangeait les cigarettes dans des étuis en peau de porc ou en argent, et seuls les « ouvriers » puisaient les rouleaux de tabac à même le paquet.

Dans les pharmacies on trouvait de la ouate thermo-

gène et des gilets en peau de chat pour se réchauffer l'hiver. Les vrais livres se vendaient les pages non coupées.

C'était, pour les enfants, l'époque des rumeurs effrayantes, des menaces lointaines, des choses qui se déroulaient en lisière d'un empire en voie d'émiettement, quelque part, en des contrées qu'on avait toujours crues peuplées de gentils sauvages, de grands gosses pittoresques à peau sombre auxquels le génie français avait offert la chance de mourir en première ligne au cours des deux dernières guerres mondiales.

Tout le monde lisait *Les Amours et les Crimes célèbres...* *Max l'explorateur*, *Juliette de mon cœur*, *Arabelle la dernière sirène*. (Qui se souvient aujourd'hui de l'adorable Fleur-Bleue, du singe Kouki?)

Le Journal de Mickey valait 20 centimes. Dans les kiosques, les gosses s'arrachaient *Pépito*, *Akim*, *Kit Carson*, *Rodéo*, *Blek le Roc* ou *Battler Britton*, l'intrépide aviateur.

C'était l'époque des comiques qu'on s'étonne aujourd'hui d'avoir trouvés si drôles : Fernandel. Bourvil. Fernand Raynaud.

C'était il y a longtemps.

Le 13 mai 1958, en raison du soulèvement algérien, le général de Gaulle fut, selon la terminologie consacrée, rappelé aux affaires.

Plus personne ne s'en souvient, mais quinze jours plus tard, le 1^{er} juin, une jeune femme fut vitriolée sur l'esplanade du Trocadéro, entre le T.N.P. et le totem indien planté à l'entrée du musée de l'Homme.

Elle était grande, avec des cheveux longs et noirs, un pull moulant, un pantalon corsaire et des ballerines, noirs eux aussi. Un uniforme mis à la mode par Juliette

Gréco quand le vent de « l'existentialisme » déferlait sur le Saint-Germain-des-Prés de l'immédiat après-guerre. En cette fin des années cinquante la « trompinette » de Boris Vian ne résonnait plus guère, mais il se trouvait encore quelques « intellectuelles » du Boul' Mich' pour arborer le déguisement funèbre des rats de caves et se promener à travers les beaux quartiers, l'air dépressif, la main droite négligemment refermée sur un ouvrage de Jean-Paul Sartre. *La Nausée* faisait très bien dans la panoplie, mais on pouvait sans déchoir la remplacer par un *Série Noire*, un Peter Cheyney, par exemple. Le fin du fin était d'ailleurs de faire un sandwich des deux genres, en évitant de montrer qu'on ne mangeait généralement qu'une moitié du casse-croûte, de préférence celle qui s'intitulait *La Môme vert-de-gris*.

Mais tout cela a peu d'importance. Ce qui compte c'est que le 1^{er} juin 1958 une jeune femme croisa un inconnu portant imperméable, chapeau et gants de cuir, un inconnu auquel elle ne prêta pas attention, et qui, arrivé à sa hauteur, lui projeta au visage le contenu d'un petit flacon de verre rempli d'acide sulfurique (H₂SO₄), plus communément appelé vitriol.

Selon les rapports des services de police, la victime ne se connaissait pas d'ennemis, mais l'inspecteur chargé de l'enquête enregistra ces dénégations avec beaucoup de prudence.

La jeune femme présentait de graves brûlures à la face, et les médecins convinrent qu'à moins d'avoir recours à cette spécialité encore balbutiante qu'on nommait « chirurgie esthétique », elle resterait défigurée à jamais.

France-Soir consacra à cet événement deux colonnes à la une, colonnes agrémentées de deux photos : une

« avant », l'autre « après ». Celle d'après montrait une tête recouverte de bandages qui aurait pu appartenir à une momie ou à l'Homme invisible. On vit dans l'attentat la vengeance probable d'un amant trahi. Les ménagères hochèrent le menton. Il était de notoriété publique que ces filles-là menaient une vie de patachon, il était donc normal qu'elles en payent le prix.

Au vrai, on oublia très vite le vitrioleur du Trocadéro.

C'était une erreur, car il allait bientôt refaire parler de lui.

Martine avait treize ans, elle était née peu de temps avant la fin de la guerre. Dans une cave, lui avait expliqué M'man, au milieu des bombardements. Sans médecins ni infirmières pour l'accueillir entre leurs mains gantées de caoutchouc. Elle était venue au monde à la manière des enfants indiens, ou esquimaux, ou n'importe quoi de « non civilisé ». Bref, comme une « sauvage ». Et cela lui plaisait bien.

M'man avait accouché toute seule, elle insistait beaucoup sur ce point. Martine connaissait tous les détails : l'aviation alliée essayait pour la millième fois de dégommer la base sous-marine de Lorient, ratant comme chaque fois la cible mais déversant des tonnes de bombes sur les populations environnantes, et M'man (son petit nom était Jeanne) avait traîné son gros ventre dans un abri souterrain rempli de pneus de camions pour mettre bas.

« Mettre bas », c'était les propres mots de Jeanne. Elle avait conservé de sa période Saint-Germain-des-Prés le goût du parler garçonnier qui déclenchait des frémissements chez les bonnes dames du XVI^e. Elle aimait provoquer, par son langage, son aspect, son statut de fille mère

qui faisait chuchoter les concierges dans son dos. Elle était la femme sans homme, celle qui élevait toute seule sa petite fille. Pour certaines, elle appartenait au bataillon des cruches incapables de dire non aux hommes, et qui se retrouvent un beau matin avec un encombrant petit colis dans le ventre ; pour d'autres au contraire, elle était la Messaline des caves, une catin passée de main en main, de ces bonnes à rien qui mettaient des pantalons pour mieux montrer leurs fesses et fumaient jusqu'à en avoir les doigts jaunes. Une engeance qui passait sa vie dans les cinémas, à se faire bécoter sur fond de films américains sous-titrés. Des filles qui, à la Libération, n'avaient pas hésité à coucher avec des G.I. nègres sous prétexte qu'ils dansaient mieux que les Blancs et jouaient de la trompette comme des dieux !

Ces commérages, loin de blesser Martine, fortifiaient en elle une fierté étrange. L'orgueil d'être différente, plus forte. Moins niaise que les petites perruches à jupe plissée bleu marine et socquettes blanches qu'elle voyait sortir des cours privés.

Jeanne avait vingt-huit ans. Parfois elle comptait sur ses doigts et murmurait d'un ton incrédule : « Mon Dieu ! Dire qu'il y a déjà treize ans que la guerre est finie. »

Martine aimait être venue au monde dans le chaos du débarquement, sur fond de mitraille et d'explosions. Il lui plaisait d'être une sauvagienne. Mais, par-dessus tout, elle adorait quand, la nuit venue, sa mère se laissait aller à l'hémorragie des souvenirs. Surtout quand c'était l'été et qu'on entrouvrait le vasistas de la chambre de bonne pour essayer de faire entrer un peu d'air frais. Une odeur particulière envahissait la pièce, un parfum de zinc chauffé par le soleil, de tuiles brû-

lantes. Le lit se trouvait sous la lucarne, et Martine allait s'installer au pied du matelas tandis que Jeanne s'adossait aux oreillers, enveloppée dans un drap, toute nue à cause de la canicule. Elle allumait une cigarette – une Balto – et fumait en parlant. Dans la chambre plongée dans l'obscurité, le point grésillant du rouleau de tabac clignotait à intervalles réguliers comme la balise d'un phare. Cette brève lumière éclairait le visage de M'man, sculptant ses pommettes, ses yeux un peu bridés, ses cheveux très noirs et très longs, à la Juliette Gréco. Sa chevelure coulait sur ses épaules nues avec la fluidité d'une encre de Chine. Elle parlait, d'une voix lointaine, et ses paroles sortaient de sa bouche avec la fumée de tabac, comme si les mots avaient entrepris de se matérialiser sous la forme de nuages bleuâtres. Quand elle était petite, Martine ne pouvait s'empêcher de penser que les paroles de sa mère prenaient cette forme parce qu'elles véhiculaient des souvenirs de guerre. La fumée qui s'envolait des lèvres de M'man était justement celle des bombardements.

Jeanne parlait de la Bretagne, de la « poche » de Lorient, des maisons ravagées par les bombes incendiaires. Elle égrenait les anecdotes sans souci de chronologie, dans le grand pêle-mêle de la mémoire.

Martine ne se lassait pas de l'entendre répéter les mêmes histoires. Il y avait celle de l'homme décapité par un éclat au moment où il se préparait à descendre dans l'abri de la rue de Belgique.

– Il n'avait plus de tête, expliquait M'man, mais son corps a continué à descendre les marches de ciment, comme si de rien n'était. Il n'est tombé qu'une fois arrivé en bas. Tu sais, comme les oies.

Il y avait également l'histoire du broc. Un jour que

Jeanne revenait du jardin où elle était allée chercher de l'eau à la pompe pendant une alerte, elle avait senti un choc sourd au bout de son bras. Quand elle avait baissé les yeux, elle s'était aperçue qu'elle ne tenait plus que l'anse du broc entre ses doigts. Un éclat d'obus avait emporté le reste du récipient.

- À quelques centimètres près, c'était ma jambe droite, concluait-elle.

Il y avait plein d'histoires du même genre. Des histoires horribles et vraies. Comme celle du lendemain matin après une nuit de bombardement, quand Jeanne était sortie dans la rue au milieu des décombres et qu'elle avait aperçu le cadavre de Monique, sa copine d'école, accroché à un arbre, tout nu, là où le souffle d'une explosion l'avait expédié.

Martine essayait d'imaginer ce qu'on pouvait éprouver devant un tel spectacle, mais c'était difficile car elle n'avait pas de copine, elle. Elle n'en ressentait d'ailleurs pas le besoin puisqu'elle avait M'man.

M'man et le terrier, c'était tout ce qui comptait.

Le terrier, c'était une chambre de bonne au sixième étage d'un immeuble de la rue Greuze, petite voie traversière débouchant en retrait sur l'esplanade du Trocadéro. Il y régnait un silence que troublaient à heure fixe les cris de souris bien élevées montant de la cour de récréation d'une institution privée pour jeunes demoiselles, et, quand le vent se mettait de la partie, les claquements du drapeau rouge impérial d'une quelconque ambassade asiatique où s'engouffraient tout le jour d'énormes limousines luisantes aux pneus à flancs blancs. Martine allait sur ses treize ans. Mal habillée, on la prenait souvent pour une fille de concierge et les commerçants se dispensaient de lui sourire quand venait son tour de

se faire servir. Elle s'en fichait, elle aimait cette voie étroite du XVI^e arrondissement qui s'ouvrait par un petit café sans prétention – ce qu'on appelait alors un « bougnat » – et se terminait entre les grilles d'un jardin privé. Tout résonnait dans ce canyon de pierre blanches aux façades encombrées de titans et de naïades chargées de pampres. On avait tourné un film aux abords du café, un truc avec Fernand Raynaud. *La Bande à papa*. Cela n'avait pas beaucoup épaté Martine, car le quartier était toujours plein de vedettes vaquant à leurs occupations, et il n'était pas rare, au détour d'une rue, de rencontrer Paul Meurisse, Brigitte Bardot, Robert Hossein. On découvrait alors qu'ils étaient beaucoup moins « bien » en réalité que sur la pellicule, et on leur en voulait un peu de ne pas être à la hauteur de leur légende. En règle générale on tournait tout le temps et partout des films dont on inscrivait les titres sur de ridicules petites ardoises d'écolier, à croire que le quartier n'était qu'une annexe des studios de Boulogne. Lorsqu'on avait filmé une séquence de *Le rouge est mis*, place du Trocadéro, Martine avait été stupéfiée de découvrir un Jean Gabin au visage rouge tomate. Elle avait demandé à sa mère si c'était là l'origine du titre.

Jeanne avait souri.

– Mais non ! lui expliqua-t-elle. C'est juste du maquillage. On est forcé de leur barbouiller la figure sinon, à l'écran, ils ont l'air de cadavres saignés à blanc.

Elle avait fait une pause, avant d'ajouter :

– La fille qui grimpait dans la voiture avec lui, c'était Brigitte Bardot.

– Mais pourquoi sont-ils grimpés et redescendus dix fois de suite ? s'enquit Martine. Dans la vie on ne s'y reprend pas à dix fois pour monter dans l'autobus.

Jeanne haussa les épaules.

– C'est comme ça, fit-elle avec fatalisme, c'est le cinéma.

À la lueur de cette réponse la fillette décida que le cinéma devait être drôlement embêtant et qu'elle n'en ferait pour rien au monde quand elle serait grande.

Jeanne et Martine habitaient 40 *bis*, rue Greuze, adresse que la fillette s'était longtemps obstinée à prononcer : 40 *bises*, rue creuse, parce que de cette manière les mots voulaient enfin dire quelque chose.

Elles logeaient au sommet de l'immeuble, dans une chambre de bonne dépourvue d'eau et d'électricité qu'une bonne âme leur louait pour une bouchée de pain.

Il y avait quelque chose de magique dans le contraste entre le luxe des rues, des boutiques, la statuaire fastueuse des hôtels particuliers et la chambre à la lucarne unique, ouvrant au ras des toits, avec ses bougies piquées dans des bouteilles vides faisant office de chandeliers, le seau hygiénique, le poêle de fonte planté sur ses pattes griffues. Les bougies fumaient en diffusant une lumière jaunâtre, installant une atmosphère que M'man qualifiait chaque soir de « veillée mortuaire ».

– C'est idiot ! s'esclaffait-elle tristement. Plus tard, quand tu seras jeune fille, tu ne seras plus sensible au romantisme des dîners aux chandelles ! Et ce sera ma faute. Je te prive de tes droits au romantisme.

Martine répliquait qu'elle s'en fichait, qu'elle ne voulait pas devenir jeune fille, qu'elle était très heureuse comme ça, et elle se pelotonnait contre le Godin pour lire *L'Étoile mystérieuse*, le passage où il fait très chaud,

Serge Brussolo

Les ombres du jardin

Les années cinquante. Martine, treize ans, vit avec Jeanne, sa mère, dans une chambre de bonne des beaux quartiers. La jeune femme écrit des romans coquins qui font scandale. La fillette se délecte de cette bohème insouciance...

Un jour, ce paradis vole en éclats. Un homme surgi du passé de Jeanne se prétend le père de Martine et veut la confisquer à sa mère.

Qui est cet inconnu, violent, peut-être mythomane, qui ne reculera devant rien pour obtenir ce qu'il veut ?

Martine est terrifiée à l'idée de suivre ce personnage à l'amour bien encombrant.

Commence alors pour la mère et la fille une fuite hasardeuse entre peur et mensonges...

Tout le monde possède un jardin secret, mais chez certains c'est un jardin rempli d'ombres menaçantes dont il faut se garder de pousser la porte.

Serge Brussolo, grand maître des atmosphères envoûtantes, est avant tout un conteur dont personnages et intrigues s'obstinent à nous hanter une fois tournée la dernière page. Son précédent livre dans ce registre, *La Moisson d'hiver*, lui a valu le Grand Prix RTL-LIRE 1995.



B 24388.7  8.96
ISBN 2.207.24388.5
110 FF TTC